



Facticité de l'anatomie

Delphine Tchilinguirian

« D'emblée [la petite fille] a jugé et décidé. Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir »

Sigmund Freud

« Masculin ou féminin est la première différence que vous faites quand vous rencontrez une autre créature humaine et vous êtes habitués à effectuer cette différence avec une assurance dénuée d'hésitation. »¹

Énoncée lors de sa conférence de 1932 sur la sexualité féminine, cette citation de Freud a de quoi nous déconcerter. Ne serait-ce qu'en se référant, à la même époque, aux autoportraits de Lucy Schwob – connue sous son nom d'artiste, Claude Cahun – témoignant d'une équivoque possible à travers le genre. Néanmoins retenons, que pour Freud, l'attribution du sexe est le fait de l'autre, plus précisément de la rencontre avec l'image d'un autre différent. Bien entendu, elle ne relève en rien d'une destinée toute tracée en vertu d'une nature comme certains ont pu le faire porter à Freud à partir de ce malheureux aphorisme de Napoléon : « l'anatomie, c'est le destin »². Réflexion, au final, plutôt énigmatique, dans la mesure où elle vient contredire toute sa théorie sur la sexualité où « l'anatomie est du même ordre qu'une facticité avec laquelle le sujet compose dans son existence »³. Toutefois, c'est à partir de la différence morphologique des sexes, avec ce constat scopique élémentaire « il y a ou il n'y a pas de pénis », que Freud fonde sa thèse du phallicisme de l'inconscient. Si l'anatomie établit une différence évidente à partir du génital, l'inconscient ne connaît que le phallus pour représenter le sexe : « pour les deux sexes, un seul organe génital, l'organe mâle, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du *phallus*. »⁴

La reconnaissance des sexes constitue une expérience cruciale de l'enfance selon des modalités différentes chez le petit garçon et la petite fille. Le petit garçon croit que tous les autres êtres vivants ont un organe semblable à celui qu'il possède, même la fille. Cette partie du corps, facilement excitable, suscite chez l'enfant une grande curiosité sexuelle et motive un instinct de recherche. Il veut comparer le sien propre avec ceux des autres personnes et à partir de cette investigation finit par découvrir que ce n'est pas un bien commun à tous. Quelles en sont les conséquences ? quand le garçon découvre la région génitale de la fille, nous dit Freud, il ne voit rien [*Er sieht nichts*]. Ce rien n'est pas le rien du manque de pénis, mais plutôt celui de l'insouciance, il ne fait pas attention. C'est plus tard, lorsque la menace de castration a exercé son influence, que ce souvenir de l'anatomie de la fille prend sens pour lui et donne tout son poids à la perception : l'image de sa propre castration. Que se passe-t-il à présent pour la petite fille ? Autant le garçon s'attarde dans l'irrésolution concernant la possibilité d'un manque phallique, autant pour elle, la certitude qu'il lui manque quelque

¹ Freud S., « La féminité », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, NRF, 1984, p. 152.

² Freud S., « La disparition du complexe d'Œdipe », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1992, p. 121.

³ Leguil C., « Aux origines du genre », *L'Être et le genre*, Paris, PUF, 2015, p. 185.

⁴ Freud S., « L'organisation génitale infantile », *La vie sexuelle, op. cit.*, p. 114.

chose est foudroyante : « Elle l'a vu, elle sait qu'elle ne l'a pas et elle veut l'avoir. »⁵ La vue du pénis révèle à la petite fille un manque qu'elle ignorait jusque-là et elle devient la proie de l'*invidia*. C'est à partir de ce point que Freud introduit le complexe de masculinité de la femme avec deux conséquences principales : premièrement, se sentant lésée, elle rend la mère responsable de son manque et lui retire son amour ; deuxièmement, un sentiment d'infériorité, associé au mépris pour la femme, apparaît une fois qu'elle a reconnu que cette différence était applicable à toutes. Ainsi, si pour le garçon la menace de castration se résout en s'identifiant au père et prenant position masculine, le *Penisneid* est la forme que prend le complexe de castration chez la petite fille.

Cette théorie de la sexualité a fait l'objet de nombreuses controverses communément appelées « la querelle du phallus » à partir de ce point de butée : la sexualité féminine – *the dark continent*⁶. Avec sa thèse du phallicisme de l'inconscient, Freud développe une définition de la jouissance quelque peu déconcertante où les femmes se voient décerner un représentant de la libido appartenant aux hommes : le phallus. À la fin des années 1950 Lacan logicise la perspective freudienne en l'articulant au langage et développe le statut symbolique du phallus (le signifiant du manque) pour plus tard aborder la question de la sexualité chez l'être parlant à partir de la jouissance. Ainsi du côté masculin, le phallus est présent en tant que signifiant pour représenter sa jouissance dans l'inconscient – un *il y a* – et du côté féminin, les femmes se voient assigner un manque symbolique dans leur rapport à la jouissance, c'est-à-dire en tant qu'il n'existe pas – un *il n'y a pas*. C'est à partir du rôle que joue la représentation signifiante du phallus que les femmes auront cette « très grande liberté »⁷ de s'imaginer l'avoir ou l'être. Pour être le phallus, soit le signifiant du désir de l'Autre, la femme va rejeter une part essentielle de la féminité et les attributs qui l'accompagnent dans la mascarade, et ainsi en avoir l'apparence tout en pareissant l'être. Tel en témoignent les nombreuses photos de la Comtesse Castiglione réalisées par Pierre-Louis Pierson, le photographe officiel de l'Empereur au Second Empire. Aucune femme de cette époque n'avait été autant photographiée, dans un laps de temps si court. Plus de quatre cents clichés où la comtesse arbore multiples tenues minutieusement élaborées avec tous les atours de la féminité. La mascarade relève du masque, du paraître : le sujet féminin cache son avoir pour se faire être [ce qu'elle n'est pas] pour être dans le semblant. D'une certaine manière, c'est l'inverse du *Penisneid* qui met l'accent sur cette revendication de la femme de ne pas avoir reçu de la mère le phallus. Précisons toutefois, que ce terme « mascarade » n'est absolument pas péjoratif pour Lacan, ni pour celle qui l'a introduit : Joan Rivière. C'est une manière de faire avec la sexualité en tant qu'elle se situe dans le domaine du langage. Ainsi, montrer et masquer sont le symptôme qui fait exister l'avoir en le cachant. Si nous nous référons à la fonction du signifiant phallus, nous pouvons dire que la mascarade est une façon de transformer le « n'avoir pas » en un bien que les hommes voudront avoir, en un bien désirable. Dès lors qu'il s'agit de sexualité, la question du paraître concerne tout le monde, mais alors quelle est-elle du côté masculin ? « l'homme n'est jamais viril que par une série indéfinie de procurations, qui lui viennent de tous ses ancêtres mâles, en passant par l'ancêtre direct »⁸. Peu assuré de son avoir, le sujet masculin use des parures de la virilité afin de faire parade à la crainte

⁵ Freud S., « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » (1925), *La vie sexuelle*, op. cit., p. 127.

⁶ Freud S., *La question de l'analyse profane*, Paris, Gallimard, Folio, 2009, p. 75.

⁷ « La femme a une très grande liberté à l'endroit du semblant », Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 35.

⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les Formations de l'inconscient*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1998, p. 351.

inconsciente de perdre cet avoir. Ce signe de la castration a « la curieuse conséquence de faire que chez l'être humain la parade virile elle-même paraisse féminine »⁹.
Pour conclure, en inscrivant la sexualité au cœur de la vie psychique, Freud l'a référée à une faille subjective qui concerne chaque sujet quant à son rapport au désir et à l'inconscient. Cette faille, c'est ce qui fait qu'aucune réponse, aucun savoir assuré ne peut et pourra épuiser la question : Qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce qu'une femme ?

⁹ Lacan J., « La signification du phallus », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 695.